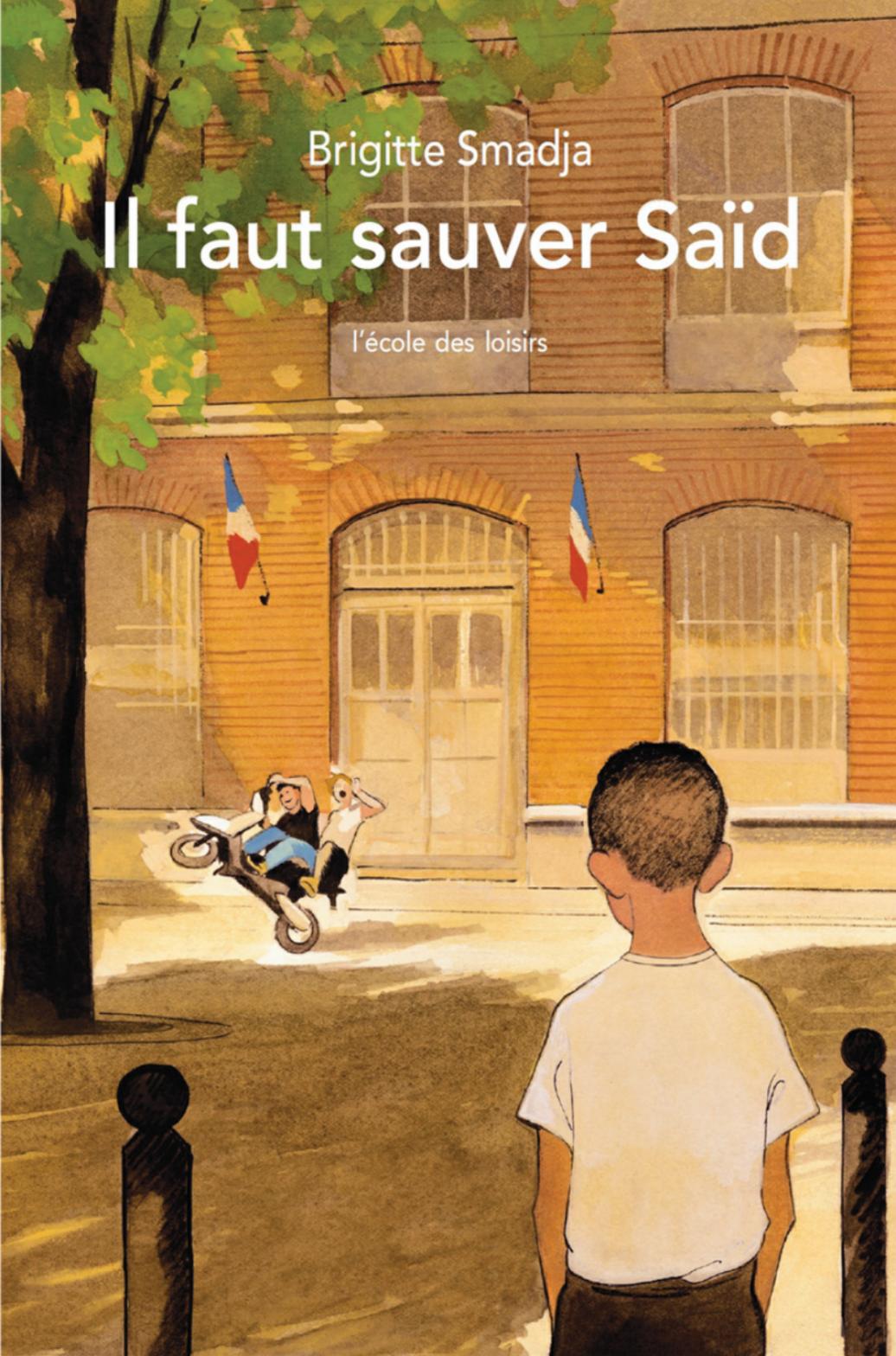


Brigitte Smadja

Il faut sauver Saïd

l'école des loisirs



Le livre

Saïd a aimé le travail bien fait, la langue française et ses richesses, les dictionnaires, la beauté sous toutes ses formes. Il a aimé être un bon élève. Mais c'était avant. Il y a longtemps. Il y a un an. Avant le collègue Camille-Claudé, la foule hurlante de ses mille deux cents élèves, le racket, la fatigue, le mépris et la haine de ceux qui veulent tuer tout ce qui est beau. Au collègue, Saïd a changé. Ce n'est pas qu'il ne veut plus réussir et s'en sortir. Il le veut toujours, de toutes ses forces. C'est juste que, des forces, il en a de moins en moins. Tout seul, il sait qu'il n'y arrivera pas. Alors il s'accroche à ce qu'il peut : une sortie à Paris au musée d'Orsay, un tableau qui représente des fleurs blanches sur un fond noir, son ami Antoine qui baigne dans la culture, le caractère d'un prof qui ressemble à l'acteur de *Mission impossible*... Sauver Saïd de l'échec et du désespoir, est-ce vraiment mission impossible ?

L'auteure

Brigitte Smadja est née à Tunis en 1955. Normalienne et agrégée de lettres, elle est professeure à Paris. Elle a publié une cinquantaine de romans et une pièce de théâtre, *Bleu, blanc, gris à l'école des loisirs* où elle dirige la collection *Théâtre*. Elle est également l'auteure de plusieurs romans chez Actes Sud dont *Le jaune est sa couleur* et *Le jour de la finale*.

« Ce petit roman est un événement. C'est un livre qui vous étreint d'émotion et vous laisse la gorge nouée, pantelant,

révolté mais lucide comme jamais. [...] C'est un livre que Brigitte Smadja a mûri longtemps. Un livre d'une précision sans faille, avec des phrases courtes, efficaces, portées par l'urgence. C'est un cri d'alarme. Un livre qui peut changer les choses.»

L'Express culture, Sylviane Olive, 11 novembre 2003

[Pour aller plus loin avec ce livre.](#)

Brigitte Smadja

Il faut sauver Saïd

Neuf

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

*À Patrice Champion,
à Sophie Chérier
et à tous les élèves qui ont envie
d'étudier et qui ne le peuvent pas.*

Quand j'ai quitté le CM2, j'étais grand, et ma maîtresse, Nadine, me félicitait toujours.

Aujourd'hui, je suis au collège Camille-Claudé. Il y a mille deux cents élèves et je suis tout petit, pas grand du tout, le plus petit de la classe, le plus petit tout court.

Depuis le premier jour, je sens une menace, quelque chose qui me guette, d'invisible.

Tous les mois, je vais écrire quelque chose de très important, une rédaction pour moi tout seul, qui ne sera notée par personne, juste pour me souvenir. Je vais m'appliquer, comme Nadine me l'a appris, en cherchant les mots, en composant mes phrases.

À dix ans, j'ai demandé pour mon anniversaire un dictionnaire. Je l'ouvre, je lis, je recopie les mots et leur définition, pas toutes,

mais celles qui me plaisent. Je dis parfois les mots à maman, elle les répète, elle sourit, elle ne comprend pas. Elle parle mal le français.

Peut-être qu'à la fin de l'année, je donnerai mon cahier à Nadine et elle saura qu'elle s'est trompée : ça ne sert à rien d'avoir appris à lire, à écrire et à compter, ça ne sert à rien d'être bon élève.

Octobre : le bruit

Dans le hall peint de couleurs vives et sales, les élèves sont agglutinés, une foule hurlante où je ne reconnais presque personne.

Les grands ne se parlent pas entre eux, ils rigolent très fort, ils crient comme si le reste du monde était sourd.

La plupart ne sont pas méchants, mais ils ne savent pas s'exprimer autrement. Certains se lancent des invectives, comme ils le font dans la rue ou en bas des immeubles, et les autres les imitent.

Invectives : paroles ou suite de paroles violentes lancées contre quelqu'un ou quelque chose ; injures, insultes.

Les petits sixièmes ne marchent pas, ils courent, ils se balancent leur cartable, ils se bagarrent, ils jouent.

À l'école, c'était interdit. Ils le faisaient parfois, et moi aussi, mais Nadine était là, ou Jean-Marie. Ils fonçaient sur nous, ils grondaient, ils faisaient un peu peur, ils avaient de l'autorité, et nous, on obéissait.

Au collège, il y a deux adultes dans le hall et devant eux des centaines d'élèves. Alors, les adultes ne peuvent rien faire. Ils essaient quand même, ils s'énervent, un peu, beaucoup et, à la fin, comme ça continue à faire du bruit partout autour d'eux, comme les cartables se transforment en ballons de foot, comme tout le monde se moque de leurs crises de nerfs, le plus souvent, ils n'en font même plus, ils laissent tomber.

Les bandes de grands, je les appelle des meutes. Il y a des meutes plus dangereuses que d'autres. Il y en a une, surtout, dirigée par mon grand cousin Tarek. Mon frère Abdelkrim, qui

est en quatrième, traîne avec eux. Je m'en doutais depuis l'année dernière, mais je ne voulais pas y croire. Maintenant, je sais. Ils ont des blousons, des cheveux rasés, des yeux brillants. Ceux de cette meute-là, je l'ai remarqué dès le premier jour, ils ne baissent pas les yeux quand on leur parle. Ils n'ont jamais peur, de personne. Même leurs rires ne sont pas des rires, mais des rictus.

Rictus : sourire grimaçant exprimant des sentiments négatifs.

Tout le monde les respecte. Sauf moi et Antoine.

Le respect, c'est quand on croit que ce que dit une personne, ce qu'elle fait, est juste et bon. Moi, je respecte mon père, ma mère et Nadine, ma maîtresse de CM2, par exemple, mais Tarek et sa meute, je ne les respecte pas. Ils ne sont ni bons ni justes. Ils te regardent de leurs yeux fixes et tu sais qu'ils sont prêts à frapper si tu croises leur regard. Je fais tout pour les éviter.

Pour me faire entendre, même pour dire salut à mon copain Antoine, je suis obligé, moi aussi, de crier, sinon Antoine n'entend rien. Il est toujours au même endroit contre l'un des piliers du hall et il a l'air de penser à autre chose, il est enfermé dans une bulle. Quand je crie son nom deux fois, trois fois, enfin il se tourne vers moi, et il me fait un signe de la main. Antoine parle si bas que je peux à peine comprendre ce qu'il dit. Je suis au milieu de la foule hurlante, déjà fatigué avant le début des cours.

Dans les escaliers et les couloirs, c'est pire, ça résonne, les voix, les pas. Personne ne fait rien pour arrêter ça, sauf un pion parfois, qui crie plus fort que les élèves, mais ou bien ils ne l'écoutent pas, ou bien ils se moquent de lui. « Il ne va pas tenir longtemps, celui-là, c'est un nouveau », explique Manu, un ancien de la primaire. « Il ne va pas tenir longtemps », répète Manu et il ricane en regardant le blouson d'Antoine. Il le regarde en faisant un drôle

de truc, il se passe la langue sur les lèvres, il le fait vraiment, il se lèche les babines. « Beurk », dit Antoine, et je lui fais signe de se taire. Manu fait partie de la meute de Tarek. Ceux qui sont dans cette meute, on passe devant eux et on s'écrase.

En classe, le bruit devrait s'arrêter, mais non.

Nadine nous faisait mettre en rang, deux par deux, dans le couloir, et elle nous expliquait qu'entre le couloir et la classe, il y avait une frontière. Quand on franchissait la frontière, on devait respirer un grand coup, elle disait qu'on entrait dans un autre espace. C'est drôle, au début, je la trouvais débile, mais, au bout de quelque temps, j'aimais ça, respirer, franchir la frontière, m'asseoir tranquillement à ma place et l'écouter.

Au collège Camille-Claudé, entre la rue et la grande cour, entre la grande cour et le hall, entre le hall et le couloir, entre le couloir et la classe, les frontières sont des passoires, et il n'y

a pas de douaniers. Les élèves entrent en parlant, ils jettent leur cartable sur les tables. Si le prof n'élève pas la voix, ils continuent. Si le prof élève la voix, ils s'arrêtent, à peine une minute, et ils recommencent. Déjà la moitié de mes profs ont abdiqué.

Abdiquer : renoncer à agir, se déclarer vaincu.

Ma prof de français s'appelle Mme Beaulieu, elle est jeune, c'est son premier poste, elle nous l'a dit dès le premier cours, elle est très gentille, ça se voit dans ses yeux. Elle joue à faire sérieux avec ses lunettes et son cartable où elle range bien toutes ses affaires.

Elle a essayé d'obtenir le silence. Pas un silence de deux minutes, mais un vrai, d'une heure. Elle a demandé qu'on lève la main pour poser une question ou répondre.

Il y a trois mois, on savait lever la main, et déjà on ne sait plus. Sauf moi et Antoine, mais même nous, on n'ose pas, et ça ne sert à rien de toute façon, Mme Beaulieu ne nous voit

plus. Mélissa et Inès bavardent, Jonathan et Faïm rigolent, Bogdan et Agnès se battent. Mme Beaulieu soupire et elle reprend sa leçon. Elle explique la grammaire, les mots, leur nature, leur fonction, elle explique très bien et personne n'écoute, sauf moi et Antoine.

La semaine dernière, elle a menacé d'un contrôle surprise. Tout le monde a râlé. Certains ont dit qu'ils n'avaient pas de feuille, d'autres qu'ils n'avaient pas de stylo. Adrien et Mohammed s'envoyaient des flèches de papier et Mme Beaulieu, derrière ses lunettes, les regardait. Elle a renoncé à son contrôle, mais elle a donné une punition générale. Je lui en ai voulu parce que je n'avais rien fait, mais les autres, c'était pire, à voix basse comme des lâches, ils l'ont traitée de noms orduriers.

Antoine a haussé les épaules. « Je le dirai à mon père, il me croira. »

Moi, je pensais, mon père ne me croira pas et j'aurais droit à une gifle. Il dira que je suis comme mon frère Abdelkrim et mon cousin

Tarek, il dira que je suis un bon à rien, il dira que je lui fais honte.

J'ai recopié sur mon cahier de correspondance la lettre aux parents de Mme Beaulieu. On devait faire signer le carnet et la punition.

– Et si on ne le fait pas ? a demandé Bogdan, et tout le monde a ri quand il a dit ça.

La réponse de Mme Beaulieu s'est perdue dans la sonnerie et les hurlements.

À la cantine, le bruit devient plus fort encore, un bazar à faire crever les tympans. Puis il faut reprendre les escaliers, les couloirs et rentrer en classe et je dois faire un effort très grand, assis au premier rang, pour écouter ce que les profs racontent au milieu du tintamarre.

Tintamarre : grand bruit discordant.

Le collègue Camille-Claudiel, c'est comme chez moi. La télé est toujours allumée, des voix murmurent ou crient, et c'est toujours un film de guerre.

Du même auteur à *l'école des loisirs*

Collection NEUF

Maxime fait de la politique

Marie souffre le martyr

Maxime fait l'idiot

Qu'aimez-vous le plus au monde ?

La tarte aux escargots

Le cabanon de l'oncle Jo

La vérité toute nue

Superglu

Maxime fait un beau mariage

Un poisson nommé Jean-Paul

Dans la famille Briard, je demande... Margot

Ted et Bill

Un week-end d'enfer

Mon royaume est un cheval (recueil de nouvelles collectif)

Oublie-moi un peu papa

Collection MÉDIUM

Billie

J'ai hâte de vieillir

Une Bentley boulevard Voltaire

Laisse-moi tranquille

Rollermania

Adieu Maxime

J'ai rendez-vous avec Samuel

Dans la famille Briard, je demande... Jenny

Collection CHUT !

Le cabanon de l'oncle Jo

lu par David Jisse

© 2003, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2014, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : octobre 2003

ISBN 978-2-211-21833-7